

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 12.50
Six mois. 23.50
Un an. 40.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,
Seine-Inférieure, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonnement continue,
jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Années: la ligne. 20 c.
Réclames: 30 c.
Faits divers: 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonne-
ments d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont
reçus à Roubaix, au bureau du Journal,
à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-
Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE
et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires,
(place de la Mairie); à Bruxelles, à
l'Office de Publicité.

Au moment où nous mettons sous presse
nous n'avons pas encore reçu les cours télé-
graphiques de la Bourse du 20 novembre.

Table with 2 columns: Item and Price. Includes 'BOURSE DE PARIS 18 NOVEMBRE' and 'BOURSE DE ROUBAIX 20 NOVEMBRE'.

DEPÊCHES COMMERCIALES

New-York, 18 novembre
Change sur Londres 4.82 1/2; change
sur Paris, 5.19 1/4.
Valeur de l'or, 109 7/8.
Café good fair, (la livre) 17 7/8.
Café good Cargoes, (la livre) 18 3/8.
Marché ferme.

ROUBAIX 20 NOVEMBRE 1876.

Bulletin du jour

Les conservateurs viennent de rem-
porter une victoire notable dans le
Doubs. M. de Mérode a été élu sénateur
par 395 voix contre 302 données
à son compétiteur républicain M. Fer-
mier. Si les sénateurs de la droite et
les constitutionnels le veulent bien, la
journée du 24 novembre verra com-
pléter celle du 19 et fortifier d'une
façon définitive la majorité conserva-
trice de la haute Assemblée.

le droit de dire que ce qui plait au gou-
vernement; que les discours du Czar,
que les mouvements de troupes russes,
ne sont que des moyens de pression
pour faire céder la Porte sur toute les
prétentions du panslavisme. Ils disent
que les armements de l'Autriche, que
l'activité déployée dans les arsenaux
anglais ne sont qu'une réponse inoffen-
sive aux manifestations guerrières de
la Russie, soit!

Pour les optimistes, toutes ces gran-
des démonstrations sont purement pla-
toniques, et chacune des puissances
qui fait mouvoir d'innombrables légions
de soldats, a la ferme conviction que
pas un coup de canon ne sera tiré, et
que la conférence arrangera tout.

C'est pousser la confiance au delà
des bornes du plus vulgaire bon sens.
Que l'Angleterre puisse jouer ce jeu là
en armant toutes ses flottes, rien de
plus naturel: elle a assez de charbon,
assez de matelots et surtout assez de
richesses pour cela! Mais que la Russie
avec ses finances passablement délabr-
ées, envoie 350 mille hommes en
Bessarabie; 300 mille hommes en Polo-
gogne, 400 mille hommes dans le Cau-
case; qu'en outre de son armée active
et de ses réserves, elle appelle le con-
tingent de 1877, qu'elle équipe, arme
et transporte à des distances de 500 à
1,000 lieues plus d'un million d'hom-
mes; qu'elle dépense, enfin, des cen-
taines de millions dans le seul but de
peser sur les décisions de la conférence,
cela est-il admissible?

Que l'Autriche qui, depuis deux
ans ne peut émettre un emprunt de
150 millions de francs, mette son ar-
mée sur le pied de guerre complet pour
faire une simple démonstration; cette
hypothèse n'est pas plus sérieuse.

Un journal qui devrait ne pas com-
mettre d'erreurs sur une pareille ques-
tion, le Moniteur, disait, il y a trois
jours que quoiqu'il advint, il ne serait
pas tiré un seul coup de canon en
Orient, jusqu'au 31 décembre, date de
l'expiration de l'armistice. Il est bon
de se souvenir d'abord, que les parties
contractantes, dans l'armistice sont,
d'une part la Turquie et de l'autre la
Serbie et le Monténégro; par consé-
quent la Russie n'est nullement enga-
gée par l'acte du 1er novembre.

D'ailleurs, en supposant qu'on
voulut considérer la Russie comme enga-
gée dans la suspension d'armes, à raison
de son intervention dans les négocia-
tions qui ont amené sa signature, il
nous semble que l'histoire fourmille
d'exemples de ruptures, de trêves cen-
sées, et de les prétextes ne man-
queraient pas dans le cas actuel pour
provoquer un pareil événement.

« Lait est environné d'une ceinture
de glace. » C'était dire qu'à l'heure
qu'il est, la Russie n'est plus attaquant
par la Baltique. La nature s'est chargée
des soins de la défense et elle peut
tourner toutes ses forces vers le sud et
l'ouest.

La conférence se réunira-t-elle?
Quoiqu'on en dise ses chances dimi-
nuent chaque jour. Aujourd'hui, il n'est
plus question que d'une réunion préli-
minaire des ambassadeurs des puissances
à Constantinople, pour chercher à
s'entendre sur les bases du programme
à discuter. Si l'on ne parvient pas à se
mettre d'accord dans ces pourparlers
préparatoires, on renoncera à la confé-
rence et la diplomatie se taira devant la
voix tonnante des canons Krupp.

LÉON DUVILLIER.

Académie française

Dans la séance annuelle de jeudi,
après le discours de M. Camille Dou-
cet, a eu lieu la lecture d'un fragmen-
t du discours auquel l'Académie française
a décerné le prix d'éloquence. Ce discours
a pour auteur M. Gebhart, professeur à la
Faculté de Nancy. Comme M. Camille
Doucet l'a dit, ce discours est extrait d'un
livre dont il forme le chapitre V, sous ce
titre: Rabelais et l'esprit français.

M. Saint-René Taillandier a lu le rap-
port sur les prix de vertu. Dans son rap-
port, le directeur de l'Académie a rap-
pelé les vers que M. Victor Hugo a, dans
un de ses meilleurs jours, consacrés au
maître d'étude.

Pour les prix Monthyon destinés aux
actes de vertu, l'Académie française a dé-
cerné:
Deux prix de 2,000 fr. chacun:
A Jean l'hial, à Cordes (Tarn-et-Gar-
ronne); à Marie-Antoinette-Thérèse Quil-
lard, à Paris.

Un prix de 1,500 fr.:
A Marin-Louis Bellanger, à Vendôme
(Loir-et-Cher).

Quatre médailles de 1,000 fr. chacune:
A Pélicie Biermant, à Lamoignon (Indre-
et-Loire); à Madeleine-Rose, dite Rosette
Eyraud, à Vorey (Haute-Loire); à Made-
leine Fourie, à Couvent (Haute-Loire); à la
veuve Machevez, à Saint-Sorvant (Ille-
et-Vilaine).

Trois médailles de 500 fr. chacune:
A Marie-Louise-Jeanne Provost, à Ver-
sailles (Seine-et-Oise); à Marie-Agnès
Hardilier, à Concieris (Loir-et-Cher); à
époux Térout, à Reims (Marne); la Do-
phine Jaquet, à Villars-sous-Écot,
(Doubs); à Marie, dite Henriette Dupré,
à Auxerre (Yonne); à Anne-Marie Watah,
à Balan (Ardennes); à Marie-Thérèse Ber-
nard, à Die (Drôme); à la veuve Thiery,
à Gueures (Seine-Inférieure); à Marie-
Amélie Doudon, à Imphy (Nièvre); à Bri-
gette Mayo, à Toulouse, (Haute-Garonne);
à Mélanie Després, à Saint-Malo (Ille-et-
Vilaine); à Marie-Henriette Déthouy, à
Élancourt (Seine-et-Oise); à Antoinette
Grassot, à Versin (Isère).

Pour la fondation Marie Lasne, l'Acadé-
mie pouvant disposer cette année de
sept médailles, elles sont attribuées:
A Achille-Delphin-Léon Pommier, à
Ferrières (Loiret); à Virginie Blondel, à
Beaucamp-le-Vieux (Somme); à Marie-
Julie à Paris; à Polage Lebreton, à Cha-
tillon-sur-Seine (Côte-d'Or); à Louise-Mé-
lanie Buffe, à Cavaillon (Vaucluse); à
Agathe-Françoise Gazon, à Barville (Som-
me); à Marie-Rose Fabre, à Bains (Haute-
Loire).

Pour les ouvrages les plus utiles aux
mœurs, l'Académie française a décerné un
prix de 2,500 fr.:

A M. Ludovic Carrau, professeur de philo-
sophie à la Faculté des lettres de Besan-
çon, pour son ouvrage intitulé: la Morale
utilitaire.

Trois prix de deux mille francs cha-
cun:

A M. E. de Valbezen, ancien consul
général à Calcutta, ministre plénipoten-
tiaire, pour son ouvrage intitulé: les An-
glais et l'Inde, 2 vol., à M. Albert Dupaigne
inspecteur primaire à Paris, pour
son ouvrage intitulé: les Montagnes, 1 vol.;
à M. Hector de Saint-Maur, pour son vo-
lume de poésies intitulé: les derniers Chants
1855-1875, 1 vol.

Quatre prix de quinze cents francs cha-
cun.

A M. Alfred Francklin, pour son ou-
vrage intitulé: Amélie Du Bourg, 1 vol.;
à M. P. J. Stahl, pour son ouvrage intitu-
lé: les Patins d'Argent, 1 vol.; à M. E.
Dupré-Lasalle, conseiller à la cour de cas-
sation, pour son ouvrage intitulé: Michel
de l'Hospital, 1505-1558, 1 vol.; à M. Jean
Aicard, pour son recueil de poésies intitu-
lé: la Chanson de l'enfant, 1 vol.

Le prix de 3,000 francs, fondé par feu
M. Bordin, pour l'encouragement de la
haute littérature, a été partagé entre M.
Jules Lovois, pour son ouvrage intitu-
lé: Corneille inconnu, et M. Ernest Daudet
pour son ouvrage intitulé: Histoire du
ministère M. de Martignac, sa vie politique
et les dernières années de la Restauration.

L'Académie a décidé que la récompense
honorable fondée par feu M. Lambert
serait décernée à Mme Mendez, née Ju-
dith Gautier.

Le prix de la fondation Langlois a été
décerné à M. Anquetil, inspecteur d'Acadé-
mie honoraire, pour sa traduction en
vers des Œuvres d'Horace.

L'Académie a décerné le prix de la fon-
dation Thérouanne, pour l'encourage-
ment des travaux historiques:

A M. Marius Topin, pour son ouvrage
intitulé: Etude historique sur Louis XIII et
Richelieu, et à M. B. Aubé, professeur de
philosophie au lycée Fontanes, pour son
ouvrage intitulé: Histoire des persécutions
de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins.

L'Académie a décidé que sur les 4,000
fr. qui forment la valeur annuelle de ce
prix, 3,400 fr. seraient attribués à M. Ma-
rius Topin et 1,000 fr. à M. B. Aubé.

Le prix Marcelin Guérin, selon les in-
tentions du fondateur, est destiné à ré-
compenser les livres et écrits qui se, se-
raient récemment produits en histoire,
en éloquence et dans tous les genres de
littérature et qui paraîtraient les plus
propres à honorer la France, à relever parmi
nous les idées, les mœurs et les caractères,
et à ramener notre société aux principes
les plus salutaires pour l'avenir.

L'Académie a décerné le prix Marcelin
Guérin, de la valeur de cinq mille francs,
aux deux volumes publiés par M. Fernan-
d de Lesseps, sous ce titre: Lettres,
Journal et Documents pour servir à l'his-
toire du canal de Suez, 1854, 1855 et 1856,
2 vol.

Pour le prix fondé en 1873 par un an-
cien membre de l'Académie, pour être dé-
cerné dans l'intérêt des lettres, l'Acadé-
mie l'a décerné pour la deuxième fois et à
attribuer une somme de 2,500 francs à M.
François Coppée, et une somme de 1,500
fr. à l'histoire de la littérature italienne
depuis ses origines jusqu'à nos jours, par
feu M. Etienne.

LETRE DE PARIS

(Correspondance particulière.)
Paris, dimanche 19 novembre.
Le gros événement du jour est la ren-
contre du maréchal de Mac-Mahon et de
M. Gambetta, à la fête d'inauguration de
la manufacture de Sèvres. Les membres
de la Commission du budget et son pré-
sident ont été présentés au maréchal

par M. Waddington, ministre de l'ins-
truction publique et des Beaux-Arts.
Si je reviens, aujourd'hui, sur ce fait déjà
vieux de quarante-huit heures, c'est
parce qu'il donne lieu à des versions dif-
férentes sur les conditions dans lesquel-
les il s'est produit, et parce que l'on n'en
a pas fini de discuter sur son impor-
tance et sur ses conséquences.

D'abord, les uns prétendent que le ma-
réchal s'est avancé vers M. Gambetta et
lui a tendu la main avec une certaine
cordialité; les autres, prétendent que
c'est au contraire M. Gambetta qui s'est
approché du maréchal et que celui-ci lui
a fait un accueil assez réservé. Quelle
est la version exacte? C'est ce que je ne
saurais vous dire, mais la seconde me
paraît beaucoup plus vraisemblable. On
sait que le maréchal est d'un abord assez
froid, et suivant une expression fami-
lière, il n'a pas la poignée de main fa-
cile. Un homme dans sa situation ne
donne la main à une personne qu'il voit
pour la première fois que quand il traite
de puissance à puissance.

Quant aux conséquences de l'incident
de Sèvres, on nous paraît en exagérer
singulièrement les effets, lorsqu'on
dit qu'avant deux mois M. Gambetta
sera président du Conseil. Ce n'est pas
que, à notre avis, le maréchal soit
résolu à empêcher que M. Gambetta ne
devienne jamais ministre; il lui importe
assez peu, croyons-nous, que le minist-
ère de l'intérieur ou tout autre soit oc-
cupé par M. Gambetta, ou par M. de
Marcère que soutient M. Gambetta, et
qui sans M. Gambetta ne resterait pas
vingt quatre heures en fonctions. Ce
n'est donc pas du maréchal que vien-
drait l'empêchement. Il y a dans le Pa-
rlement deux hommes qui ne peuvent
être ni ministre, ni président du Con-
seil; c'est d'abord M. Thiers, parce qu'il
a été président de la République; et
qu'il ne pourrait plus remplir un rôle
de subordonné. C'est ensuite M. Gam-
betta, parce que s'il devenait ministre,
il ne tarderait pas à être coulé par quel-
que coup de majorité parlementaire, et
qu'il ne veut compromettre en rien sa
candidature éventuelle à la présidence
de la République. Au lieu d'être minist-
re, il préfère pouvoir faire et défaire
les ministères. Ainsi il s'usera moins
vite lui-même en usant les autres.

Je vous engage à n'accorder aucune
créance aux bruits relatifs à la modifi-
cation prochaine du cabinet; ce sont
combinaisons dont on cause, des éven-
tualités que l'on discute, et rien de plus,
c'est seulement pendant la session de
1877, qu'un remaniement ministériel
sera inévitable; mais il serait impossi-
ble de prévoir dès à présent, dans quelles
conditions il s'opèrera. Nous ne sommes
dans une situation telle, que l'im-
prévu doit jouer le principal rôle dans
la politique.

Hier soir, le bruit a couru, sur le bou-
levard, que la guerre était déclarée en-
tre l'Angleterre et la Russie. En même
temps on assure que la Turquie, sur les
instances de l'Angleterre, a adhéré sans
conditions à la conférence.

L'incertitude reste complète en ce
qui concerne les éventualités de guerre.
On dit bien qu'il y a alliance entre l'Au-
triche, la Turquie et l'Angleterre, mais
on parle aussi d'une neutralité provisoire
très-suspecte de l'Allemagne. M. de Bis-
marck n'est pas encore retourné à Ber-
lin, afin d'éviter toute relation person-
nelle avec les ambassadeurs étrangers.
Les avis restent donc ici partagés; mais
il faut bien reconnaître que l'on ne dif-

fére que sur la date plus ou moins rap-
prochée d'une grande lutte jugée inévi-
table.

On a annoncé que l'Allemagne refuse
de participer à l'Exposition de 1878;
puis on a démenti cette nouvelle. La vé-
rité est que l'Allemagne n'a pas encore
envoyé son adhésion; elle n'a dit ni oui
ni non.

Un nouveau scandale vient de se pro-
duire à la Chambre des députés: on a
pu voir hier, dans les tribunes une dame
dont la place était ailleurs; elle n'avait
été introduite là que par la protection
d'un personnage qui figure parmi les
puissants du jour. S'il n'était pas répu-
blicain on aurait vu de beaux sentiments
d'indignation éclater dans les rangs de
ceux qui insultent, il y a quelques
jours, M. le duc de Broglie. On assure
que la présence de cette personne a
éveillé certaines susceptibilités, qu'une
plainte a été adressée à qui de droit et
que ce scandale ne se renouvelera pas.

ETRANGER

On écrit de Saint-Petersbourg, le 3/15
novembre, à l'Agence Havas:

Sa Majesté a passé en revue, cette
après-midi, les troupes composant la
garnison de St-Petersbourg. Environ
28,000 hommes étaient massés sur le
Champ de Mars, vaste carré qui s'étend
du Jardin d'Élé à la Grande Neva. Il
tomrait une neige très-épaisse. Cela n'a
pas empêché une immense foule d'assis-
ter à cette fête militaire, car ce temps
qui, en tout autre pays, eût été consi-
déré comme affreux, constitue, en somme,
dans celui-ci, un état normal.

Toutes les revues du monde se res-
semblent, je ne vous raconterai pas les
détails de celle d'aujourd'hui. J'appuierai
seulement sur un fait auquel les événe-
ments du jour donnent une signification
plus importante. Je veux parler des ac-
clamations prolongées qui ont accueilli
l'Empereur à son arrivée au Champ de
Mars. Pendant qu'il descendait de trai-
neau et qu'il montait à cheval, elles
n'ont pas cessé de se faire entendre,
revêtant, aujourd'hui, un caractère d'en-
thousiasme qui dépassait l'enthousias-
me ordinaire de ces sortes de fêtes.

La revue terminée, l'Empereur a fait
réunir en cercle, autour de lui, les offi-
ciers généraux. Il leur a présenté S. A.
I. le Grand-Duc Nicolas, comme gé-
néral en chef de la nouvelle armée du sud.
Puis, embrassant le Grand-Duc en pré-
sence de tous, il a ajouté: « Messieurs,
faisons des vœux pour que le bonheur
l'accompagne. » Pendant le défilé, Sa
Majesté s'est beaucoup entretenue avec
les ambassadeurs de France et d'Allema-
gne, placés, le premier à sa droite, et le
second à sa gauche.

Je dois ajouter que les troupes étaient
magnifiques. Le soldat russe est géné-
ralement de haute taille, fort, vigoureu-
sément constitué, et avec cela d'une
patience et d'une obéissance admirables.
La cavalerie et l'artillerie sont
particulièrement à remarquer. Rien
n'égale la beauté des chevaux. Joignez
à cela une splendeur tenue, et vous com-
prenez pourquoi ces fêtes militaires
ont, en Russie, un éclat incomparable.

Après le départ des dernières troupes,
Sa Majesté est entrée chez son cousin, le
prince d'Oldenbourg, chez lequel elle a
dîné. La foule contenue jusque là à
grand peine, a envahi aussitôt le Champ
de Mars, arrivant jusqu'au près du
Palais du prince. Les ovations ont re-
commencé de plus belle. Des milliers

feuilleton du Journal de Roubaix
DU 21 NOVEMBRE 1876.

LUCY

PAR G. DE BEUGNY D'HAGERUE
CHAPITRE XI
DIX ANS PLUS TARD
(Suite).

Pendant un moment, tous les regards
la suivirent; mais bientôt elle dis-
parut.
Lucy ne fut pas longtemps à atteindre
la chute qui barrant la rivière; elle sauta
lestement à terre et se dirigea vers le
lieu où elle devait rencontrer le squa-
ter.
Bien qu'habitée à parcourir seule les
environs de l'habitation, elle ne pouvait
vaincre une terreur involontaire qui s'é-
tait emparée d'elle. Elle marchait rapi-
dement, regardant de côté et d'autre
pour s'assurer qu'aucun danger ne la
menaçait; enfin elle arriva à une clairière
où un grand nombre d'arbres récemment
abattus gisaient dans un piteux désor-
dre; elle appela, l'écho seul lui ré-
pondit; elle appela de nouveau, mais le
silence le plus profond régna autour
d'elle.
Alors elle est prise d'une folle terreur,
elle se met à courir vers l'endroit où elle
a laissé son canot; dans sa frayeur, elle

ne s'aperçoit pas qu'elle se trompe de
sentier, elle court toujours, puis bientôt
elle s'arrête.

— Je suis perdue, dit-elle. Oh! mon
Dieu, ayez pitié de moi!
Elle revient sur ses pas, croit se re-
connaître et s'élanche dans une nouvelle
direction; la pauvre enfant ne tarde pas
à constater qu'elle s'égaré de plus en
plus. Sa terreur augmente, un tremble-
ment nerveux s'empare de tous ses
membres... elle se laisse tomber au pied
d'un gigantesque magnolia.

Bientôt cependant elle reprend cou-
rage, se relève, et recommence à mar-
cher. Après une heure de course folle,
d'allées et de venues, de détours et d'hé-
sitations, elle finit par se retrouver à la
clairière où elle avait espéré rencontrer
le squatter.

Cette fois, elle s'oriente avec précau-
tion et réussit à retrouver sa route; elle
entend déjà le bruit de la cascade; encore
quelques pas, elle est sauvée... voici la
rivière, son canot est là, attaché à la
rive... elle prend son élan pour s'y jeter,
quand un Indien à la peau tatouée, au
regard féroce, se dresse devant elle.
Avant qu'elle ait eu le temps de pousser
un cri, il lui jette une robe de bison sur
la tête, l'enlève dans ses bras, et l'em-
porte dans la forêt. La pauvre fille
essaye d'appeler à son secours, mais la
robe de bison l'étouffe, sa voix peut à
peine sortir de son gosier. Après quel-
ques minutes, l'Indien s'arrête, s'élanche
avec elle sur un cheval caché dans le
fourré, et, la plaçant devant lui, il en-

fonce les éperons dans le flanc de l'ani-
mal qui hennit de douleur et part avec
la rapidité d'une flèche.

Cependant à Clamorg'han les colons
avaient terminé les préparatifs et atten-
daient la venue de leurs invisibles en-
nemis. Cœur d'Acier, monté sur un tertre
qui lui permettait de voir au-dessus des
palissades, interrogeait l'horizon d'un
œil inquiet.

— Eh bien! vieux chasseur, lui cria
Daniel, ils ne viennent pas encore?
Le trappeur ne répondit pas; puis indi-
quant du doigt une troupe d'oiseaux qui
venait de s'envoler:

— Les voilà, dit-il; avant une heure,
ils seront ici.
Daniel regarda dans la direction indi-
quée; pas un homme n'était visible; les
hautes herbes immobiles semblaient
annoncer que la pleine était déserte.

— Où diable voyez-vous des In-
diens?
— Je ne les vois pas, mais je sais
qu'ils sont là. Ils rampent dans l'herbe;
ce sont eux qui ont fait envoler ces
troupes d'oiseaux.
— Comment pouvez-vous le savoir?
— Les oiseaux ne prennent leur vol
contre le vent que quand ils sont effrayés
par un ennemi.
Pendant ce temps, Toby et Duncan
regardaient du côté de la rivière.
— Père, disait le jeune homme, nous
avons eu tort de la laisser partir.
— Bah! il lui fallait moins d'une
demi-heure pour rencontrer l'Ours-
Gris, et, une fois près de lui, elle ne

court plus aucun danger.
— Voilà une heure et demie qu'elle
est partie, elle devrait être revenue.
— C'est que le squatter était plus loin
que nous ne le pensions.
— Oh! père, je frémis! S'il arrivait
malheur à Lucy, je ne me le pardonnerais
jamais.

Cette phrase était à peine finie que
l'Ours-Gris apparaissait tout ruisselant
d'eau.
— Et Lucy? interrogèrent les deux
hommes.
— Elle n'est pas ici?
— Non, elle est allée vous prévenir
que nous allions être attaqués par les
Indiens.

— Pauvre enfant, s'écria le bûcheron,
elle est perdue!
— Expliquez-vous.
— Je n'étais pas au défrichement: Je
l'ai quitté il y a deux heures pour sui-
vre une piste qui m'avait paru sus-
pecte; cependant, n'ayant rien décou-
vert, je revenais à mon travail, quand
j'ai entendu un appel; il me semblait
avoir reconnu la voix. Je m'élançai du
côté d'où venait le son... je ne trouvais
personne. Je cherchai longtemps...
Enfin, poussé par une mortelle inquié-
tude, je pris le parti de revenir au villa-
ge; j'ai trouvé le pont levé, j'ai passé le
fossé à la nage, et me voici.

Toby voulait partir à l'instant à la
recherche de Lucy, quand de grands
cris s'élevèrent de tous côtés, et une
centaine de Peaux-Rouges armés en
guerre apparurent subitement.

Ils semblaient sortir de terre, tant
leur irruption était soudaine. Ils se pré-
cipitaient sur la colonie.

Cœur d'Acier donna l'ordre de les
laisser approcher jusqu'au fossé; alors,
sur un signe du trappeur, vingt-cinq
coups de fusil retentirent en même
temps. Quelques Indiens tombèrent, les
autres s'enfuirent en poussant des hur-
lements; mais bientôt ils se reformè-
rent, revinrent en courant, et lancèrent
leurs longues flèches sur le village. Une
nouvelle décharge de mousqueterie les
mit en fuite; mais cette fois, après
s'être reformés, au lieu de s'avancer
encore, ils restèrent immobiles hors de
la portée des rifles.

— Je ne comprends plus rien à leur
manière de combattre, fit observer
Cœur d'Acier. Les Indiens n'attaquent
jamais que par surprise; ceux-ci sont
venus en plein jour, et par deux fois, se
placer au bout de nos rifles, et mainte-
nant ils paraissent vouloir nous cerner
et faire le siège du village. Il y a quelque
diablerie indienne là-dessous.

— Puisqu'ils n'ont plus venir à
nous, allons à eux! s'écria Toby qui avait
hâte d'en finir.
— Je pense que c'est tout ce qu'ils
désirent, répondit le vieux coureur de
bois; nous sommes un contre dix; en
rasc campagne, ils se croient certains
d'être vainqueurs. Mais qu'est-ce que
cela?
En effet, un coup de sifflet strident
venait de retentir, et les Indiens s'en-
fuyaient vers le Désert; bientôt ils s'é-

lançaient sur des chevaux cachés dans
un pli de terrain, et s'éloignaient avec
une rapidité vertigineuse.

— Cela, dit l'Ours-Gris, je vais vous
l'expliquer: ces démons ne sont venus
ici que pour nous amuser; leur but était
d'aider leur chef à enlever celle que
nous considérons tous ici comme notre
enfant et notre cœur. Maintenant que
le maudit a gagné assez d'avance pour
espérer nous échapper, leur besogne
est finie. Vous pouvez sortir et battre
les environs, vous n'en trouverez plus
un.

— Je pense que vous avez raison, fit
Cœur d'Acier après un moment de ré-
flexion.
— Oh! mon Dieu! s'écria Toby, que
faire? Pauvre Lucy!

Et, ne pouvant maîtriser son émo-
tion, un torrent de larmes s'échappa de
ses yeux.

— Un homme ne pleure pas, lui dit
le trappeur. Toby, ces démons vont
enlever votre fiancée, il faut la leur
rendre.
Les colons se serrèrent autour de lui.
— Oui, conduisez-nous, vieux chas-
seur, nous vous suivrons tous.
— Vous ne pouvez abandonner la
colonie. Que deviendraient les femmes
et les enfants? Que Toby vienne avec
moi. Deux hommes décidés peuvent
beaucoup.
— Quand partons-nous?
— De suite.
— Mors!